

ANDREÏ DYAKOV

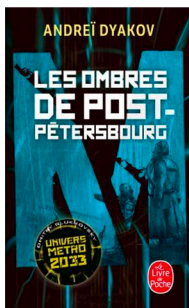
# Le Livre de Poche

## *Les Ombres de Post-Pétersbourg*



Vers la lumière  
Vers les ténèbres

TRADUIT DU RUSSE PAR DENIS E. SAVINE



Le Livre de Poche remercie les éditions L'ATALANTE  
pour la parution de cet extrait

*Titre original :*  
К СБЕТУ  
L'UNIVERS DE MÉTRO 2033  
une création originale de Dmitry Glukhovsky

Nos remerciements à Lalex pour le plan et les cartes.

© Dmitry Glukhovsky, 2010  
© Librairie L'Atalante, 2012, 2013, pour la traduction française.  
ISBN 978-2-253-08351-1 – 1<sup>re</sup> publication LGF

*Vers la lumière*



## Vers le succès

Note de Dmitry Glukhovskiy

Vous tenez entre vos mains un des livres les plus importants à ce jour du projet « L'univers de *Métro 2033* ».

À l'époque où j'ai imaginé ce projet, je souhaitais ardemment qu'il devienne une expérience de création collective. Pour que les gens qui avaient réellement accroché à l'univers du roman *Métro 2033* puissent inventer eux-mêmes les histoires de leurs propres héros. Ce n'est que de cette manière que ce monde mort peut prendre vie et s'ancrer dans la réalité.

Si je considère le roman *Vers la lumière* d'Andreï Dyakov comme l'un des plus importants de ce projet, c'est parce que l'intention que j'y ai mise s'exprime à son plein potentiel. Andreï Dyakov n'est pas un romancier professionnel. Nous l'avons découvert sur Internet car il a publié son roman (et quelques récits) sur notre portail [metro2033.ru](http://metro2033.ru).

Ce sont les lecteurs du site qui ont découvert et choisi Dyakov. Ils ont voté pour son

texte. Ce sont les lecteurs que vous êtes qui avez décidé que *Vers la lumière* méritait une édition papier. Et nous qui publions la série « L'univers de *Métro 2033* » sommes tombés d'accord avec vous.

*Vers la lumière* est le premier roman d'Andreï Dyakov. Mais il n'est pas moins bon que le cinquième ou le dixième d'autres auteurs. C'est un roman sincère, captivant et riche en émotions. Vous y trouverez des aventures extraordinaires et un héros pour lequel vous éprouverez de l'empathie.

Mais le plus important c'est qu'Andreï a construit ce livre sous vos yeux et avec vous. Comme de nombreux lecteurs de la série, c'est un habitant de l'univers de *Métro 2033*. Avec en complément d'adresse le Saint-Pétersbourg post-nucléaire.

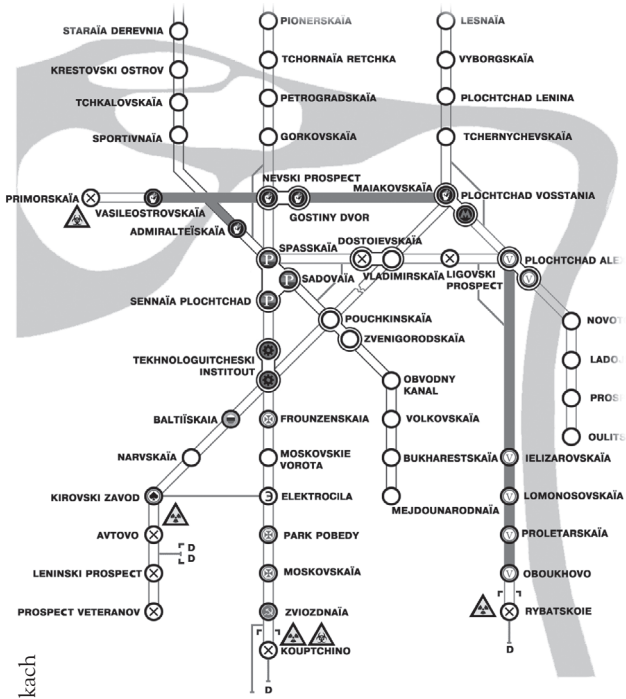
Parmi les romans qui suivront – ils paraîtront au rythme d'un par mois\* – nous comptons publier des œuvres d'autres internautes. Si j'en suis là, c'est grâce à la Toile, et je suis persuadé qu'elle en aidera d'autres – dont c'est le rêve – à devenir des auteurs. Et peut-être réussirons-nous à reconstituer une terre post-nucléaire tout entière.

---

\* L'ambition initiale du projet lancé par Dmitry Glukhovsky visait à offrir au public russe un roman par mois tant d'auteurs connus que de novices. Ce projet s'étendit ensuite pour inclure des romanciers non russes. À ce jour, le projet « L'univers de *Métro 2033* » comporte vingt-quatre romans russes, un recueil de nouvelles, un roman britannique et un roman italien. (Toutes les notes sauf une sont du traducteur.)

Je suis vraiment heureux que *Vers la lumière* fasse partie de notre série.

J'ai apprécié ce roman, tout comme l'ont apprécié ceux qui en ont commencé la lecture sur notre portail. J'espère que ce sera aussi votre cas.



Plan réalisé par Ilya Volkov et Léonid Dobkach

## LÉGENDE

- |                                  |                             |
|----------------------------------|-----------------------------|
| ○ - STATION INEXPLORÉE           | —   — - VOIES D'ENTRETIEN   |
| ⊗ - STATION ABANDONNÉE           | — — - NAVETTE DE SURFACE    |
| D - DÉPÔT                        | ⚠ - DANGER DE RADIOACTIVITÉ |
| ⌈ ⌋ - SECTION DE VOIE DE SURFACE | ⚠ - DANGER BIOLOGIQUE       |
| ⊙ - STATIONS INDÉPENDANTES       | ⊙ - LE DÉTACHEMENT DU KIROV |
| ⊙ - ALLIANCE LITTORALE           | ⊙ - LA BORDURE              |
| ⊙ - TEKHOLOJKA                   | ⊙ - COMMUNE DE L'ÉTOILE     |
| ⊙ - CITÉ COMMERÇANTE             |                             |
| ⊙ - EMPIRE VÉGAN                 |                             |
| ⊙ - ELEKTROCILA                  |                             |



PREMIÈRE PARTIE

Adulte malgré lui



## CHAPITRE PREMIER

### Le marché

L'ombre noire traversa le ciel obscurci par les nuages. Fendant majestueusement l'espace de ses ailes membraneuses d'une envergure de trois mètres, le ptérodactyle survola les ruines du périphérique. La bête frissonnait d'excitation à la perspective de son repas matinal alors que sa tête monstrueuse balayait sans relâche la surface à l'affût du moindre signe de vie. Profitant d'un courant favorable du vent glacé d'automne, le ptérodactyle plongea vers le lit asséché de la Neva. Sous son regard acéré défilèrent à toute vitesse des carcasses de voitures, des monceaux d'ordures, des segments d'armatures, des piliers ébréchés de ponts effondrés depuis longtemps – jungles de béton armé, héritage bâti par des maîtres du monde désormais disparus...

Encore quelques battements d'ailes, et des tronçons de voies de chemin de fer scintillèrent de loin en loin, nervures de métal sur un parterre de mousse brune. Par habitude, le prédateur décrivit plusieurs cercles au-dessus de la gare de triage dans l'espoir de repérer une proie bipède. Par le passé, c'était

un terrain de prédilection pour ces étranges organismes qui y creusaient la terre gelée. Désormais, les rails éparpillés et les rangées de tranchées parallèles étaient les seuls témoins de leur passage ; toutes les traverses avaient été emportées.

Avec un dernier regard vers les rangées de wagons rouillés, le ptérodactyle reprit sa course folle au-dessus des ruines de Prospect Slavy. Les bâtiments à moitié effondrés, telles les parois d'un canyon, guidaient sa trajectoire. Et malgré les bourrasques intermittentes qui s'échinaient à l'en faire dévier, le reptile poursuivait son itinéraire coutumier. Une descente en piqué vers l'asphalte craquelé lui fit encore gagner en vitesse. Un peu plus loin, son parcours plongeait sous le pont Novo-Volkovsky, dont l'arche à angle droit servait de châssis aux mailles denses et gluantes d'une toile d'araignée gigantesque tissée par un prédateur invisible. Le ptérodactyle, par pure malice, accéléra encore, replia ses ailes et, avec un cri de défi, percuta l'obstacle à fond de train. Les bords en lambeaux de la déchirure battirent au vent et du fond de la toile les onze yeux haineux du chasseur malchanceux fixèrent le reptile qui s'éloignait à tire-d'aile. À la lueur de l'aube qui éclairait ce monde nouveau insensé, la vie continuait, folle et nouvelle.

Pendant ce temps, le monstre avait rejoint la place Moskovskaïa et s'était posé en douceur sur le bras du « guide des prolétaires de tous les pays ». Après quelques tentatives, il trouva une position confortable et se figea, les yeux rivés sur la sortie du terrier – un passage souterrain partiellement effondré qui menait à la station Moskovskaïa. C'était à cet endroit précis

que le reptile volant avait observé, à maintes reprises, les organismes bipèdes qui surgissaient de sous la terre. Et, très récemment, il avait même réussi à en déguster un, ce qui le poussait à tenter sa chance à nouveau. Au souvenir de l'odeur de cette chair tiède et sucrée, un frisson parcourut la créature.

Un instant plus tard, une détonation déchira l'air. Le bruit inhabituel déferla sur la place et rebondit sur les murs des immeubles détruits. Le prédateur ne l'entendit pas ; sa tête venait d'exploser en une pluie de chair, et du cou raidi par l'agonie sortit un jet de sang qui arrosa les dalles gelées du piédestal.

Il y eut un mouvement dans l'encadrement d'une fenêtre au septième étage d'un immeuble à l'architecture stalinienne qui dominait la place. La silhouette d'un adulte, portant un masque à gaz et engoncé dans une combinaison intégrale, qui démontait un fusil à lunette au canon démesuré. Quelques minutes plus tard, l'homme quitta l'entrée du bâtiment en balayant du regard les alentours et, contournant un amas d'ordures, se dirigea d'un pas nonchalant vers la place. Le cadavre du ptérodactyle gisait au pied de la statue commémorative. Le chasseur sortit une lame aux dimensions effrayantes du fourreau accroché à sa ceinture et, d'un coup précis, trancha une épine osseuse d'une des ailes du monstre. Après avoir glissé le trophée dans une poche, il empoigna la kalachnikov qu'il portait à l'épaule et adopta une posture d'attente. Une troupe quitta l'abri du passage souterrain : des hommes en haillons gris équipés de gaffes et de petits traîneaux. Après avoir regardé ses congénères

transporter l'imposante carcasse de l'animal dans l'entrée de leur station, le stalker promena un dernier regard inquisiteur sur les alentours et descendit sous terre. Les rares rayons du soleil qui s'immisciaient par les trouées dans la couche des nuages maussades éclairèrent timidement les ruines de la perspective Moskovski. Le jour se levait sur Saint-Pétersbourg.

— Hé, l'orphelin ! Tu ne viens pas voir les stalkers ?

Le frêle garçonnet d'une douzaine d'années aux cheveux courts dressés en une brosse irrégulière regarda la bande de gamins qui s'éloignaient à toutes jambes et, comme sortant d'une rêverie, s'élança à leur suite. Non, ce sobriquet ne le blessait pas. Un orphelin, c'est quelqu'un qui n'a plus de parents. Alors que lui en avait. Et quels parents ! Simplement, ils étaient au paradis. Son père lui avait souvent parlé du paradis, le soir, avant de dormir. C'est un endroit avec beaucoup de verdure où l'air est frais, l'eau est propre et où le ciel est bleu... Gleb avait souvent imaginé sa station natale couverte de plants de pommes de terre et de baquets d'eau, et à la place de la suie qui maculait le plafond beaucoup de peinture bleue.

Une fois rejoint l'attroupement des autres gamins, Gleb se faufila au premier rang et se plaça à côté de Natha la boîteuse, une de ses voisines de la tente numéro trois.

— Regarde, Gleb, ils arrivent !

Dans un mouvement coutumier, la fillette s'appuya sur l'épaule de son camarade pour soulager sa jambe atrophiée.

Le spectacle qui se jouait sous leurs yeux était effrayant et fascinant. De sous un grand caisson en fer-blanc grossièrement assemblé, qui faisait office de zone tampon avec l'extérieur, s'échappaient des jets de vapeur. On désignait cela par un mot magnifique et mystérieux : la désinfection. Enfin, la porte s'ouvrit dans un grincement strident. Monsieur Saveliy entra dans la station et, écartant du chemin le tuyau d'arrivée d'eau, fit un pas de côté. Dans l'espace dégagé apparut la silhouette massive du stalker. Des bottes titanesques, une cartouchière qui n'en finissait pas de ceinturer un large torse, des bras épais et une capuche ample dont l'ombre dissimulait les traits de son visage.

Gleb dévorait des yeux cet inconnu des pieds à la tête. Quand il fit tomber son capuchon, l'assemblée eut un hoquet de surprise. L'homme n'avait rien de monstrueux : nulle cicatrice ne zébrait sa rude figure rongée par une barbe naissante. Pourtant, quelque chose d'insaisissable dans le regard du stalker induisait un profond malaise. Un sentiment semblable à celui qu'on éprouve quand, en cherchant à tâtons une lampe de poche éteinte, la main rencontre une forme glissante et mouvante, prête à se jeter sur le bras tendu. Une force inflexible émanait de cet homme. Mais sa démarche lourde avait quelque chose de fataliste, comme celle d'un vieillard lassé de vivre.

La foule ouvrit un chemin aux nouveaux venus. Gleb frissonna quand le stalker passa près de lui.

Il se sentit effrayé en même temps que sa curiosité était piquée au vif. Le garçon se faufila entre les badauds et s'installa non loin du foyer central pour ne rien rater de la conversation qui allait suivre.

— Salut à toi, Taran\*. Viens donc t'asseoir près du feu.

Un vieillard énergique à la tignasse blanche s'affaira devant un chaudron et versa dans une jatte une généreuse portion de brouet.

— Aujourd'hui, c'est un mets de choix. Goûte ça, mon bon monsieur, et dis-m'en des nouvelles. Nous...

Le visiteur, morose, posa son fusil empaqueté, s'assit sur une cantine métallique et prit des mains du vieillard la large gamelle au contenu fumant. Puis il sortit d'une poche un petit dosimètre et l'approcha de sa pitance.

Pour le vieil homme, ce fut un coup de poignard, pourtant il ne dit rien et força un sourire bienveillant à illuminer à nouveau son visage.

— Mange, Taran, n'aie crainte. Tout est fait maison, rien que du naturel. Les champignons et les patates sont tout frais cueillis !

Un autre habitant de la station, chaussé de bottes de feutre élimées et vêtu d'une salopette qui avait connu des jours meilleurs, sortit de la pénombre.

— Et voilà ! Zakhar et son équipe s'emploient à vider le volatile, lança-t-il en s'asseyant devant le

---

\* Nom de famille raccourci qui, pris comme surnom, peut signifier « bélier » (au sens de la machine de guerre et non de l'animal).



feu. T'es un sacré tireur, frangin ! D'une seule balle tu l'as couché, le nabot.

Un regard appuyé du stalker le dissuada de poursuivre sur cette voie et il s'empressa de changer de sujet.

— La bile, on va la fourguer aux Rebutts, reprit-il, incapable de se taire. La peau, on en fera des bottes. Et, de la viande, on devrait en récupérer un bon quintal. Ouais, il a fini de voler, notre Messerschmitt de malheur.

— Dis merci à Taran. Et puis ça suffit de jacter pour ne rien dire. (Le vieil homme lança une bûchette dans le feu et se tourna vers le stalker.) Nous te remercions pour ton aide, mon bon monsieur. Parce que, sans accès extérieur, on ne peut pas s'en sortir. En ce moment, impossible d'acheter du combustible ! Et nous voilà réduits à mettre le nez dehors.

Le stalker fixait les flammes en mastiquant lentement son repas.

— On a perdu Veniya Efimtchouk à cause de cette saleté... Un sacré bonhomme, que c'était !

Le vieux Palytch était d'humeur nostalgique, enclin à plonger dans ses souvenirs, mais l'atmosphère paisible s'envola rapidement quand Nikanor, le chef de la station à la silhouette émaciée, arriva près du feu.

— Comme convenu, lâcha-t-il sèchement en déposant un sac volumineux aux pieds du stalker.

Taran défit sans hâte le nœud serré et vida sans ménagement le contenu du sac sur le sol en béton. Des cachets, des ampoules et des rouleaux de bandages s'entassèrent devant le stalker, qui entreprit

d'en extraire certains objets pour les mettre de côté. Après une minute de fouille, il ramassa la majeure partie des médicaments, les remit dans le sac qu'il passa par-dessus son épaule après s'être levé.

— Écoute, Taran... (Le vieillard, évitant soigneusement de croiser son regard, bafouillait et respirait bruyamment.) C'est presque toute notre pharmacie que tu emportes là. Peut-être qu'on pourrait te régler une partie en provisions ou autre chose ?

Nikanor restait figé comme une statue. Seuls les traits de son visage se crispèrent davantage.

— Vous pourrez toujours vous en procurer auprès des Rebut, coupa sèchement Taran.

Il lança dans la jatte vide quelques munitions, le prix d'un coin près du feu et d'un repas, saisit son fusil et se dirigea vers la sortie de la station. Palytch, de désespoir, laissa retomber ses bras le long du corps et Nikanor cracha haineusement par terre. Son regard irrité se posa sur Gleb.

— Qu'est-ce que tu regardes comme ça, bon à rien ? Tu crois avoir fini tes corvées quotidiennes ? Attends que je t'en rajoute !

Le garçon se rua vers l'entrée des locaux de service, espérant disparaître au plus vite du champ de vision du chef de station enragé. Au bout du couloir étroit, il attrapa une pelle appuyée contre le mur, sauta dans des bottes trop grandes couvertes d'une croûte d'excréments séchés et descendit dans la fosse d'aisance. Son cœur battait la chamade, tant à cause de sa course folle que de sa rencontre avec l'effroyable stalker.

Nettoyer les déjections de ses compatriotes était bien plus routinier et paisible.

— Allô ? Allô !

Nikanor hurlait dans le combiné. Comme d'habitude, la liaison avec la station Tekhnologuitcheski Institut était exécrable. Parfois, à travers les grésillements lui parvenait une voix lointaine, mais le chef de la station ne comprenait pas plus d'un mot sur deux.

— Je répète ! Vous allez devoir le rencontrer ici, à la Moskovskaïa ! Il est plus têtu qu'une mule !

Nikanor écouta avec la plus grande attention, puis hurla de plus belle :

— Oui, oui ! Envoyez ! Je préviens nos patrouilles ! On vous attend !

Raccrochant violemment le combiné, il se laissa tomber sur son fauteuil défoncé et alluma une cigarette. Le téléphone... Sans doute l'ultime témoin de la civilisation sur la Moskovskaïa. Et encore, c'étaient les mazouteux qui avaient tiré le câble. C'était à eux aussi qu'on devait l'électricité qui alimentait une poignée d'ampoules dispensatrices d'un éclairage chic sur la station. Le prix prohibitif de la lumière ne rendait pas les mazouteux très populaires. Nikanor, lui, ne pouvait pas voir ces dégénérés ingénieurs en peinture, même si, en fin de compte, cela n'y changeait pas grand-chose.

Il écrasa son mégot et se leva de son bureau. Il devait prendre des dispositions pour accueillir leurs hôtes.

*Clic... Clic... Clic...* Le bruit du fermoir du Zippo était envoûtant. Sur le boîtier du briquet patiné par le temps, un aigle bicéphale se découpait en relief.

Parfois, mais c'était extrêmement rare, Gleb s'autorisait même à frotter le silex et suivre des yeux les ondulations de la flammèche. Son père disait qu'il fallait utiliser le briquet avec parcimonie et ses paroles s'étaient gravées dans la mémoire du garçon.

Durant les quelques années qui s'étaient écoulées depuis la disparition de ses parents, Gleb ne s'était jamais séparé de ce beau fétiche, unique souvenir de sa famille perdue. Quant au Zippo, il fonctionnait encore, même si la flamme faiblissait à chaque usage. Aussi l'allumait-il de plus en plus rarement. « Le foyer familial... » Gleb ne comprenait que confusément le sens de cette expression, pourtant il avait la certitude inébranlable d'être désormais le gardien de cet âtre : tant que la petite flamme s'agitait au bout de la mèche, ses parents ne seraient jamais vraiment loin.

Sans même s'en apercevoir, Gleb sombra dans le sommeil.

Le briquet magique officia et dans les ténèbres apparut un visage... Un visage tant aimé... Des yeux à peine plissés et des mèches rebelles de cheveux délicieusement parfumés. Maman...

Une rude secousse de son bras sortit le garçon de sa rêverie. En levant les yeux, Gleb vit Prokha, le petit caïd local bien en chair ; un peu en retrait se tenait

sa cour – trois gars crasseux à la figure fendue d'un rictus qui observaient les agissements de leur chef.

— Ça, c'est quèq chose ! fit-il d'un ton appréciateur en exhibant son trophée à ses camarades.

— Rends-le-moi ! (Gleb se leva et gratifia l'autre d'un regard méchant.) C'est à moi !

— Viens le chercher alors, répondit le gros avec un air narquois, et il leva le briquet au-dessus de sa tête.

Gleb sautilla vainement autour de lui pour attraper son fétiche. Les trois acolytes ricanèrent. Son adversaire dépassait Gleb d'une tête et il était deux fois plus large. Le garçon n'avait aucune chance. Une grimace de satisfaction dévoila les dents pourries de Prokha.

— Allez, rends-le-moi ! geignit Gleb, avouant sa défaite. C'est un cadeau de mon père ! Rends-le-moi tout de suite !

Le caïd, lassé de son petit jeu, plaça son poing grassouillet sous le nez de Gleb et le repoussa brutalement. Le garçon tomba à la renverse et heurta violemment le béton. Du sang jaillit de son nez. Il était au bord des larmes. La douleur et le désespoir le submergèrent avec une telle violence qu'il aurait voulu à cet instant disparaître, mourir, quitter ce monde effroyable et se retrouver avec ses parents.

— Debout et arrête de chialer !

Ces paroles sèches résonnèrent de manière si inattendue que Gleb tressaillit. Il lui fallut une fraction de seconde pour réaliser qu'il avait déjà entendu cette voix rude un peu plus tôt. Il se retourna, terrifié.

Devant lui se tenait le stalker cyclopéen qui avait abattu le ptérodactyle, celui qu'on appelait Taran. Il avait sans aucun doute assisté à toute cette scène humiliante. Gleb n'osa pas lui désobéir et sauta sur ses jambes comme s'il avait reçu une décharge électrique.

— Quelle est ta plus grande crainte, mon gars : te prendre quelques coups ou te retrouver sans ta breloque ? (Le regard dur de Taran était rivé sur celui de Gleb, au point que le garçon n'osait pas détourner les yeux.) Ce truc est à toi ! Ça n'appartient qu'à toi ! Et à personne d'autre !

Chaque phrase du stalker tombait comme un coup de massue, et à chacun des mots prononcés le garçon sentait grandir en lui une détermination féroce qui chassait la peur et le désespoir qu'il avait éprouvés quelques secondes plus tôt. Ses doigts se fermèrent de leur propre chef, et l'instant suivant Gleb sauta toutes griffes dehors sur le caïd replet. Ses membres obéirent à son instinct. Agrippé des deux mains aux cheveux crasseux de son adversaire, le garçon lui asséna de toutes ses forces un coup de tête à la figure. Prokha eut un mouvement de recul, plaqua les mains sur sa bouche ensanglantée et se mit à hurler. Le briquet tomba sur le béton du quai. Gleb le ramassa et fusilla de son regard haineux la petite cour : un autre voulait-il essayer de lui dérober son trésor ? Cependant, les amis du caïd ne semblaient pas enclins à lui chercher querelle. Ils se volatilisèrent en un clin d'œil.

Taran observa avec détachement le garçon qui se laissait choir par terre en serrant contre sa poitrine la précieuse babiole. Ce gosse avait quelque

chose de particulier. Son apparence était celle d'un préadolescent quelconque comme on pouvait en croiser des dizaines dans le métro : des cheveux sales en épis, des joues creusées, des valises sous les yeux. Mal lavé. Un nez légèrement retroussé. En somme, rien qui le distinguait vraiment de ses congénères. Rien, excepté son regard, très réfléchi pour un garçon de son âge, et particulièrement éveillé en comparaison de celui, éteint, des autres habitants du souterrain.

Comme à regret, Taran se détourna de la scène pour se diriger vers le feu. Les flammes éclairaient de leur lumière inégale les hommes assis autour du foyer. Parmi les faciès familiers, Gleb en remarqua quelques nouveaux. La curiosité chassa l'inquiétude et la peur ; cachant le briquet dans une poche de son pantalon déchiré, il se rapprocha discrètement de l'âtre.

Les nouveaux venus se démarquaient par des vêtements propres et soignés ainsi qu'une large ceinture étrange où pendaient, à la place des armes, toute une ribambelle d'outils : marteaux, cisailles, tournevis... Leur seule mise désignait ces hommes comme les émissaires des « technos ».

Bon nombre d'histoires étonnantes couraient à propos de cette station. On disait qu'une lumière vive y baignait le moindre recoin, encombré d'une profusion d'outillage et de machines en tout genre. En revanche, il n'y avait ni ferme à cochons ni champignonnière ; les mazouteux s'approvisionnaient auprès des autres stations en échange d'armes et de leurs précieuses machines-outils.

Gleb identifia aussitôt le chef de l'expédition : un homme barbu au visage sévère. Ce dernier toussota et, après un bref échange de regards avec Nestor, accroupi non loin, il s'adressa au stalker :

— Alors c'est toi, Taran.

Le stalker ignora la remarque et approcha ses mains de la chaleur bienfaisante du foyer.

— Tu n'as pas jugé bon d'accepter notre invitation. Alors nous voilà. Comme on dit, si tu ne viens pas à...

— Qu'est-ce que me veut l'Alliance ? lança sèchement Taran.

Le mazouteux s'interrompt au beau milieu de sa phrase, mais il se reprit aussitôt :

— Tu es perspicace, stalker... Oui, nous représentons l'Alliance littorale, et nous avons du travail pour toi.

— Je n'ai pas besoin de travail.

— Très bien, dit le barbu en se renfrognant. Pas un travail... Nous avons besoin de ton aide, Taran. C'est très important pour l'Alliance... Ça concerne tout le monde.

— Et, concrètement, qu'est-ce que vous voulez ? demanda le stalker en regardant le mazouteux comme s'il s'agissait d'une mouche particulièrement agaçante.

— On ne peut pas tout déballer ici... Disons que ça concerne une certaine expédition... Nous avons pensé que tu étais le plus qualifié pour prendre la tête d'un détachement...

— Quelle destination ? coupa à nouveau Taran.



— Eh... (Le barbu prit une profonde inspiration.) Kronstadt.

Sans un mot, le stalker se leva et se dirigea vers la sortie de la station. Les membres de la délégation se tortillèrent, mal à l'aise.

— Des munitions, stalker ! Autant que tu pourras en emporter !

Les habitants de la Moskovskaïa écoutaient attentivement le vain marchandage de leurs hôtes.

— Provisions ! Médicaments ! Armes !

— Lâche-moi, le mazouteux, lança Taran par-dessus son épaule.

— C'est ton dernier mot ?

— Va crever.

Taran fit volte-face pour fixer son interlocuteur d'un air mauvais.

— Ça, c'est son dernier mot, commenta Palytch d'un air narquois.

Le barbu se tut. Il réfléchit quelques instants puis s'anima.

— L'Alliance sait se montrer reconnaissante, fit-il en choisissant fébrilement ses mots. Fixe ton prix, Taran ! Tout ce que tu voudras !

Le stalker s'immobilisa, plongé dans ses pensées.

— Tout ?

— Tout ce qui est au pouvoir de l'Alliance !

Très lentement, comme dans un cauchemar, le stalker leva le bras...

— Le gamin, là-bas.

Son doigt pointait vers Gleb.

Le garçon se raidit. L'effroi le prit d'assaut, le parcourut de la tête aux pieds en un long frisson. Sa

bouche s'assécha. Cotonneux, il entendit à peine les échanges entre les représentants de l'Alliance et la direction de la station. Nikanor gesticulait à mesure que ses exclamations gagnaient en volume, jusqu'à ce que ses paroles parviennent distinctement aux oreilles de Gleb :

— Comment osez-vous seulement envisager une telle proposition ? Dix kilos de porc en échange du gamin ! A-t-on jamais entendu pareil marchandage ? (Les yeux du directeur de la station se posèrent un instant sur Gleb, puis il détourna précipitamment son regard.) Poids pour poids, et basta !

Gleb ne conserva qu'un souvenir confus de ce qui suivit. Tout se mélangeait. Les larmes lui brûlaient les joues. Des larmes de grief et de terreur. Il était le spectateur d'un film muet dont le monteur avait assemblé des fragments absurdes sans ordre ni logique. Le vieux Palytch, indigné, court sur le quai, l'air menaçant, entre Nikanor et le mazouteux qu'il invective tour à tour. Son amie Natha, en larmes dans les bras de sa mère, lui jette des regards apeurés. Nikanor, les yeux baissés, affine les détails de l'arrangement avec le mazouteux. Enfin, la silhouette du stalker penché au-dessus de lui :

— T'as tout bien entendu, mon gars. Tes salopards de concitoyens puent ; l'air de la station pue et ton boulot, à ce que j'ai entendu dire, pue aussi. T'as pas d'avenir ici. Viens, on s'en va.

Gleb essuya ses larmes de sa manche déchirée, regarda pour la dernière fois les arches de sa station natale et se traîna derrière Taran avec la certitude absolue que sa vie ne serait plus jamais la même.